

EVA BJÖRG ÆGISDÓTTIR



ELMÁ

Prix BLACKBIRD, n°1 des ventes en Islande

« Le polar prodigieux et terrible d'une
des étoiles montantes de l'Islande »

Ragnar Jónasson



Elma



EVA BJÖRG

ÆGISDÓTTIR

Elma

Traduit de la version anglaise,
d'après l'islandais, par Ombeline Marchon

**Éditions
de La Martinière**

Titre original : *Marrid í stiganum*,
publié par Veröld Publishing, Islande, 2018

Retrouvez Eva Björg Ægisdóttir
sur Instagram @evabjorg88 et Twitter @evaægisdottir

© Eva Björg Ægisdóttir, 2018
Traduction depuis l'édition anglaise : © Orenda Books, 2020
© Victoria Cribb, 2020

ISBN : 978-2-7324-9863-8

© Pour la traduction française, Éditions de La Martinière, 2021
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Elle l'entend bien avant de le voir. Elle entend grincer sous ses pas les marches qu'il monte, prudent, une à une. Il s'efforce de progresser lentement pour ne réveiller personne – pour le moment. De son côté, elle n'aurait aucun mal à grimper tout l'escalier en pleine nuit sans faire aucun bruit. Mais lui n'y arrive pas. Il ne le connaît pas aussi bien qu'elle, il ne sait pas précisément où poser les pieds.

Elle ferme les yeux, les paupières serrées au point de se faire mal, et elle respire lentement, profondément. Son cœur bat à tout rompre. Elle espère qu'il ne l'entend pas. Parce qu'un cœur qui bat à ce point signifie que vous êtes réveillée – réveillée, et paralysée par la peur. Elle se rappelle la fois où son père lui avait fait écouter son cœur. Il avait monté et descendu l'escalier comme un damné avant de s'arrêter enfin et de l'appeler : « Écoute ! Écoute comme mon cœur bat rapidement. Quand on bouge, nos corps ont besoin de plus d'oxygène, et c'est au cœur de le fournir. » Le sien bat bien plus vite que celui de son père en ce moment, et pourtant elle reste parfaitement immobile...

Il se rapproche.

Elle reconnaît la dernière marche à son couinement, de même qu'elle sait identifier les craquements du toit quand souffle la tempête, ou le gémissement de la porte d'en bas quand sa mère rentre à la maison. De petites lumières se mettent à flotter sous ses paupières. Rien à voir avec celles du ciel, qui bougent rarement : il faut les observer longtemps pour avoir la chance d'apercevoir une étoile filante. Sauf qu'elle n'a pas de chance. Elle n'en a jamais eu.

Et maintenant, elle le sent qui se penche au-dessus d'elle. Elle l'entend souffler comme un vieillard, elle perçoit l'odeur écœurante de la cigarette. Si elle levait la tête, elle tomberait sur ses yeux gris foncé en train de la fixer. D'instinct, elle tire sa couette plus haut sur son visage. Mais elle ne peut pas se cacher. Ce petit mouvement l'a trahie : il a dû comprendre qu'elle faisait semblant de dormir. Ce qui ne change rien à l'affaire.

Le scénario reste le même.

Malgré ses mains moites et sa respiration rapide, ce n'était pas de la peur qu'Elma ressentait. Pas même de la nervosité. Nerveuse, elle l'était quand elle devait se lever pour parler en public. Dans ce cas, son sang affluait non seulement dans ses joues – par chance, une couche épaisse de fond de teint permettait de dissimuler ces rougeurs – mais aussi dans son cou et son décolleté, où il formait des taches assez disgracieuses.

Anxieuse, elle l'avait aussi été lors de son premier tête-à-tête avec Steinar, en classe de première. À quinze ans, maquillée comme un camion volé et le décolleté constellé de zébrures, elle avait quitté son domicile sur la pointe des pieds en espérant que ses parents n'entendraient pas la porte se fermer. Puis elle avait attendu au carrefour qu'il passe la chercher. Il était assis sur la banquette arrière : il n'avait pas l'âge de conduire, mais son copain, si. Ils avaient à peine roulé et guère plus parlé quand il s'était approché d'elle pour fourrer sa langue dans son gosier. C'était son premier baiser, et même si la langue de Steinar lui paraissait épaisse, presque étouffante, elle ne s'était pas retirée. Tandis qu'ils continuaient à s'embrasser, l'ami se concentrait sur la route, mais elle croisait

parfois son regard dans le rétroviseur. Elle avait laissé Steinar la tripoter à travers ses vêtements et feint d'en être excitée. Ils roulaient sur la route qu'elle empruntait à présent, sauf qu'à l'époque les basses de Lifehouse résonnaient à fond dans les enceintes. Elle en frissonnait encore.

Il y avait des fissures dans le bitume devant chez ses parents. Elle gara la voiture et resta une ou deux minutes à les contempler. Elle imaginait les crevasses s'écarter et se creuser jusqu'à avaler sa Volvo tout entière. Ces fissures ne dataient pas d'hier. Petite, elle les avait déjà repérées, même si elles étaient moins marquées. À l'époque, Silja habitait la maison bleue juste en face de chez eux, et elles jouaient souvent ensemble sur le trottoir. Elles faisaient comme si la crevasse la plus grande avait été creusée par un volcan : pleine de lave bouillonnante, elle crachait des flammes qui leur léchaient les jambes...

La maison bleue – aujourd'hui repeinte en blanc – abritait désormais une famille avec deux garçons, tous les deux blonds, coiffés comme les petits pages dans *Prince Vaillant*. Elle ne savait pas où vivait Silja à présent. Leur dernière conversation remontait à quatre ans au moins.

Elle sortit de la voiture et remonta l'allée. Avant d'ouvrir la porte, elle jeta un dernier coup d'œil aux craquelures sur la chaussée. Vingt ans plus tard, la possibilité d'être engloutie par l'une de ces crevasses ne lui semblait plus une si mauvaise idée.

Quelques semaines plus tard

Samedi 18 novembre 2017

Le vent réveilla Elma. Elle resta un long moment allongée à l'écouter gémir par la fenêtre, les yeux rivés sur le plafond blanc de son appartement. Quand elle se décida enfin à quitter son lit, elle n'avait plus le temps de faire autre chose que s'habiller au petit bonheur et attraper une banane trop mûre avant de sortir. À peine eut-elle mis le pied dehors qu'une bise acérée lui mordit les joues. Elle remonta jusqu'au cou sa fermeture éclair, tira sa capuche sur ses cheveux et s'enfonça d'un pas vif dans l'obscurité. La lumière des réverbères, en se reflétant sur le trottoir, faisait scintiller le bitume. Le givre crissait sous ses pas au milieu du silence. À la mi-novembre, un samedi matin, les rues étaient presque désertes.

Quelques minutes après avoir quitté la douce chaleur de son appartement, elle se retrouva devant la porte du commissariat d'Akranes, un bâtiment ordinaire à la façade vert pâle. La main sur la poignée glacée, Elma s'efforça de respirer normalement. À l'intérieur, elle se présenta à l'accueil, où une femme plus âgée parlait au téléphone. Le teint mat, la peau

burinée, elle avait les cheveux blonds et bouclés. Elle leva un doigt verni de rouge pour faire signe à Elma de patienter.

– D'accord, Jói, je vais lui dire. Je sais, c'est inacceptable, mais ce n'est pas à la police de s'en occuper. Pour les chats errants, il faut s'adresser au service d'hygiène de la ville. Écoute, Jói...

Écartant un court instant le combiné de son visage, la femme adressa à Elma un regard désolé.

– Jói, je ne peux pas faire grand-chose pour le moment, reprit-elle. N'oublie pas de fermer la fenêtre la prochaine fois que tu pars faire des courses... Oui, je sais, ces tapis marocains coûtent une petite fortune... Écoute, on se rappelle. Il faut que j'y aille, là. Au revoir.

Elle raccrocha dans un soupir.

– Encore cette histoire de chats errants à Nedri-Skagi¹. Ce pauvre homme a laissé sa fenêtre ouverte le temps d'aller faire une course. Une de ces sales bestioles est entrée, a lacéré son vieux tapis et uriné dessus. Pauvre gars, dit la femme en secouant la tête. Enfin bon... qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Elma se racla la gorge. Elle gardait dans sa bouche le goût de la banane avalée sur la route.

– Euh, bonjour. Je m'appelle Elma. J'ai rendez-vous avec Hörður.

– Ah oui, je vois qui vous êtes, dit la femme en se levant pour lui tendre la main. Enchantée. Je suis Gudlaug. Appelez-moi Gulla. Entrez. Je vous conseille de garder votre manteau : il fait très froid ici. Voilà des semaines que je leur demande de réparer le radiateur, mais apparemment ce n'est pas une priorité. On a des restrictions budgétaires, voyez-vous...

1. Quartier ancien et plus modeste d'Akranes, aux maisons parfois vétustes. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

Malgré sa frustration apparente, elle poursuivit sur un ton enjoué :

– Comment vont vos parents, au fait ? Ils doivent être ravis que vous soyez revenue parmi nous. Rien ne vaut Akranes, décidément... Ceux qui en partent se rendent vite compte qu'on n'est pas mieux lotis dans le Sud, à Reykjavík.

Elle avait sorti sa tirade d'une seule traite, sans reprendre son souffle. Elma, patiente, attendait son tour pour parler.

– Ils vont bien, répondit-elle dès qu'elle en eut l'occasion.

Elle se creusait les méninges pour savoir si elle était censée connaître Gulla. Depuis qu'elle était revenue à Akranes, cinq semaines auparavant, des gens l'abordaient dans la rue mais leurs visages ne lui disaient rien... Généralement, elle se contentait de sourire en hochant la tête.

– Désolée, ajouta Gulla, je suis une vraie pipelette ! Vous allez vous y habituer. Vous ne vous souvenez peut-être pas de moi, mais je vivais dans le même lotissement que vous quand vous étiez toute petite. Vous deviez avoir six ans. Je vous revois encore le jour de la rentrée des classes... Vous étiez tellement mignonne, avec votre énorme cartable sur le dos !

Elle rit à ce souvenir.

– Ah oui, ça me dit quelque chose... Le cartable, je veux dire, répondit Elma.

Elle se rappelait vaguement cette lourde masse jaune qu'on lui enfilait sur les épaules. Le sac devait bien faire le quart de son poids...

– Et vous voilà de retour, reprit Gulla, rayonnante.

– On dirait bien... confirma Elma, gênée.

Elle ne s'attendait pas à un accueil si chaleureux.

– Bon, je ferais peut-être mieux de vous conduire tout de suite auprès de Hördur. Il m’a dit qu’il vous attendait.

Gulla lui fit signe de la suivre. Elles empruntèrent un couloir recouvert de lino jusqu’à une porte ornée d’une discrète plaque de métal sur laquelle était gravé le nom de Hördur Höskuldsson.

– À tous les coups, Hördur doit être en train d’écouter la radio au casque. Il ne va pas nous entendre. Il ne peut pas travailler sans ce truc sur les oreilles. Je ne sais pas comment il arrive à se concentrer.

Gulla poussa un grand soupir avant de frapper un petit coup sur la porte, qu’elle ouvrit dans la foulée.

À l’intérieur, un homme assis à son bureau fixait l’écran de son ordinateur. Il portait en effet son casque. Décelant un mouvement dans la pièce, il leva les yeux et l’ôta aussitôt.

– Bonjour, Elma. Bienvenue ! lança-t-il avec un sourire amical.

Hördur se leva de son siège pour lui serrer la main et l’invita à s’asseoir. Il paraissait avoir la cinquantaine bien tassée. Ses cheveux grisonnants tombaient en mèches désordonnées de chaque côté de son visage effilé. Étonnamment, il avait des mains élégantes, soigneusement manucurées. Elma l’imagina maniant sa lime à ongles le soir devant la télé, et enfouit d’instinct ses doigts entre ses genoux afin d’en dissimuler les cuticules rongées.

– Et donc, tu as décidé de revenir t’installer à Akranes pour nous faire profiter de ton expérience ? dit-il en croisant les mains sur son torse.

Il parlait d’une voix profonde, ses yeux bleu glacier rivés dans les siens.

– Si on veut, répondit Elma en redressant les épaules.

Elle se sentait comme une petite fille prise en faute et convoquée dans le bureau du proviseur. Le rouge lui monta aux joues. Elle pria pour qu'il ne le remarque pas, même si elle n'avait pas eu le temps de mettre du fond de teint ce matin-là.

– Je sais que tu viens de la brigade criminelle de Reykjavík. Par chance, l'un de nos gars a décidé de tenter sa chance à la capitale, donc tu vas prendre son poste.

Hördur se pencha en avant, son menton appuyé dans une de ses mains.

– Je dois t'avouer que j'ai été très surpris par l'appel de ton père. Si je peux me permettre, qu'est-ce qui t'a poussée à revenir ici après tant d'années passées à Reykjavík ?

– Akranes me manquait, j'imagine, répondit Elma en s'efforçant de paraître crédible. Ça fait un moment que je songeais à rentrer. J'ai toute ma famille ici. Quand j'ai vu passer l'annonce d'un appartement qui me plaisait, je n'ai pas hésité.

Elle appuya son explication d'un sourire. Avec un peu de chance, il s'en contenterait.

– Je vois, dit Hördur. Bien entendu, tu ne retrouveras pas ici les équipements et le rythme trépidant de la capitale, mais je te promets que malgré son allure de bourgade tranquille Akranes te donnera du fil à retordre. Cette ville cache bien son jeu : tu ne resteras pas à te tourner les pouces entre quatre murs. Ça te va ?

Elma se demanda s'il plaisantait. Dans le doute, elle acquiesça. Akranes semblait si paisible.

– Comme tu le sais sans doute, dit Hördur, c'est moi qui dirige le département des enquêtes criminelles, donc tu travailleras sous mes ordres. On a un système de permanence, avec une équipe de quatre officiers en

poste quelle que soit l'heure, dont un responsable. La brigade d'Akranes s'occupe de tous les crimes qui surviennent dans le secteur ouest du pays. On travaille par rotations de vingt-quatre heures, comme à Reykjavík. Tu veux que je te fasse visiter les lieux ?

Il se leva pour gagner la porte et, d'un geste, invita Elma à le suivre.

Quoique bien plus modeste, le commissariat d'Akranes ressemblait beaucoup à celui de Reykjavík. Comme dans tous les bâtiments publics, on y trouvait du lino beige, des meubles en bois de bouleau, et des fenêtres équipées de stores blancs doublés de rideaux pastel.

Hörður pointa du doigt les quatre cellules de détention à l'autre bout du commissariat.

– L'une d'elles est occupée pour le moment. La nuit dernière a été un peu agitée pour certains, mais le gars ne devrait pas tarder à se réveiller. On va pouvoir le renvoyer chez lui.

Il sourit d'un air absent tout en caressant sa courte barbe impeccablement taillée. Puis il ouvrit la porte de l'une des cellules vides : une pièce exiguë, rectangulaire, équipée d'un lit étroit, semblable à celles de Reykjavík.

– La cellule classique. Rien d'exceptionnel, résuma-t-il.

Elma acquiesça de nouveau. Comme d'habitude, des murs gris et des couchettes tellement inconfortables que personne n'imaginerait y passer plus d'une nuit. Elle suivit Hörður dans le couloir qui menait aux bureaux. S'arrêtant devant une porte, il l'ouvrit et se glissa à l'intérieur. Elle parcourut la pièce du regard. Le bureau, de petite taille, pouvait largement accueillir un ordinateur et tout le matériel nécessaire. Il était muni de tiroirs qui fermaient à clé. Quelqu'un y avait

laissé une plante verte – à première vue un cactus, qui n’aurait pas besoin d’être arrosé trop souvent. Hélas ! Même avec les cactus, elle n’avait pas la main verte...

– C’est ici que tu vas te la couler douce, plaisanta Hördur. Gulla a fait du rangement il y a quelques jours. Ton prédécesseur, Pétur, avait laissé un vrai bazar, notamment une montagne de dossiers, mais à mon avis tu pourras t’installer ici dès lundi.

– Pas de problème, dit Elma, docile.

Alors qu’elle se dirigeait vers la fenêtre pour contempler la vue, un courant d’air glacé la fit frissonner. Le spectacle n’offrait rien d’excitant : elle avait sous les yeux une rangée d’immeubles modernes plutôt lugubres. Petite, elle jouait souvent dans les sous-sols de ces bâtiments aux longs couloirs déserts, où l’odeur de renfermé se mêlait à celle des pneus stockés dans les abris à vélos. Un terrain de jeux idéal pour les enfants.

– Bon, je crois t’avoir tout dit, conclut Hördur en se frottant les mains. Allons voir si le café est prêt... Tu en prendras bien une tasse avant de partir ?

Ils gagnèrent la cuisine pour y trouver un officier en uniforme assis à une petite table. Le dénommé Kári les informa que ses collègues de l’équipe étaient partis en mission – en plein quartier résidentiel, une fête s’éternisait, au grand dam des riverains.

– Bienvenue à la campagne, dans le calme et la paix, ironisa Kári.

Il sourit, et ses yeux se plissèrent jusqu’à ne laisser entrevoir que l’éclat noir de ses pupilles.

– Enfin, ce n’est plus vraiment la campagne, avec tout ce développement récent, corrigea-t-il. Les maisons s’arrachent comme des petits pains. On dirait qu’Akranes est devenue la destination rêvée pour beaucoup de gens...

Et il partit d'un grand éclat de rire. Elma, qui avait l'impression d'être devant un personnage de dessin animé, ne put réprimer un sourire.

– Quelle chance de vous compter désormais dans notre équipe ! dit Hördur. Honnêtement, le départ de Pétur nous a un peu inquiétés : il faisait partie des anciens. Mais après vingt ans passés ici, il avait envie de changer de décor. Sa femme vit maintenant à Reykjavík, et ses deux enfants ont quitté le nid.

Hördur leur versa deux cafés. Il lui tendit une tasse, avant de lui montrer une brique de lait.

– Tu prends du lait ? Du sucre ?

Akranes, 1989

Voilà des jours et des jours que son père n'était pas rentré. Elle avait cessé de demander où il était, parce qu'à chaque fois cela faisait de la peine à sa mère. De toute façon, elle doutait qu'il revienne jamais. Elle avait passé des jours à regarder les gens aller et venir, à écouter leurs discussions, mais personne ne lui adressait la parole. Ils posaient les yeux sur elle et lui tapotaient le crâne, mais fuyaient son regard. D'après les bribes de conversations volées à droite et à gauche, elle avait deviné le principal. Elle savait que le jour de son départ son père avait pris la mer. Elle avait entendu les gens parler de naufrage et d'orage – une tempête qui avait emporté son papa.

La nuit de sa disparition, elle avait été réveillée par le vent qui battait les tôles ondulées du toit comme s'il cherchait à les arracher. Dans son rêve, son père, plus vrai que nature, affichait un grand sourire. Il avait le front trempé de sueur, comme cet été quand il l'avait invitée à le rejoindre sur le bateau. Elle avait pensé à lui avant de s'endormir. Une fois, son papa lui avait dit que si l'on imaginait des choses agréables juste avant de trouver le sommeil les rêves le devenaient

également. Voilà pourquoi elle avait pensé à lui : quoi de plus agréable ?

Au bout de quelques jours, les visites s'étaient arrêtées, et il n'était plus resté que sa maman et elle. Elle avait beau réclamer des explications, sa maman refusait de répondre. Elle improvisait quelques mots avant de la congédier d'un geste en lui disant d'aller jouer dehors. Sa mère demeurait assise à la fenêtre, à contempler la mer en fumant des tonnes de cigarettes. Beaucoup plus qu'avant. Elle aurait bien aimé dire quelque chose de gentil à sa maman – par exemple que Papa s'était perdu en mer et qu'il allait revenir. Mais elle n'osait pas. Elle avait peur que sa mère se fâche. Alors elle restait muette et se contentait d'obéir, comme une gentille petite fille. Elle jouait dehors, parlait le moins possible et faisait de son mieux pour se rendre invisible afin de ne pas importuner sa maman.

Dont le ventre, pendant ce temps-là, grossissait à vue d'œil.

Même si les réverbères restaient allumés, le ciel s'était nettement éclairci au moment où Elma quitta le commissariat. Il circulait davantage de voitures dans les rues et le vent s'était calmé. De retour dans la péninsule de Skagi, où elle avait grandi, elle avait été frappée de constater à quel point le relief était bien plus plat et exposé au vent qu'à Reykjavík. En arpentant les rues désertes, elle avait le sentiment d'être exposée à tous les regards. Contrairement à la capitale où, année après année, arbres et jardins étaient venus adoucir le paysage urbain et protéger les habitants de la férocité des vents islandais, Akranes était à peine végétalisée. Beaucoup de maisons et de rues se trouvaient en mauvais état, ce qui accentuait encore son aspect morose. Cette sensation de déclin était aussi liée à la récente fermeture d'une des usines de poisson. Mais Elma continuait à s'émerveiller du paysage environnant : la mer sur trois côtés, et le quatrième, dessiné par le mont Akranes, creusé en cuvette. La chaîne de montagnes longeait la côte vers le nord. Vers le sud, de l'autre côté de la baie de Faxaflói, on distinguait les lumières de Reykjavík.

Depuis son enfance, Akranes n'avait guère changé. La ville s'était étendue, sa population accrue, mais

pour Elma, elle restait fondamentalement la même. Sept mille habitants seulement, que l'on finissait par connaître tous de vue. Autrefois, Elma étouffait à l'idée d'être coincée dans cette petite bulle alors qu'il y avait tant à découvrir. Aujourd'hui, cette perspective lui convenait tout à fait : elle se réjouissait de pouvoir se retirer dans son cocon pour oublier le monde extérieur.

Elle marchait sans se presser, en songeant à toutes les tâches qui l'attendaient à la maison. Elle n'avait récupéré les clés de l'appartement que le week-end précédent et n'avait pas fini de s'installer. L'immeuble, de taille modeste, ne comptait que sept autres appartements sur deux niveaux. Du temps de sa jeunesse, il n'y avait rien ici – juste un champ où gambadaient parfois des chevaux, auxquels elle donnait du pain rassis. Depuis, tout un quartier avait surgi de terre, avec des maisons, des immeubles et même une crèche. Situé au rez-de-chaussée, son appartement disposait d'une grande terrasse. Deux escaliers desservaient les quatre appartements situés à l'étage et agencés autour d'un espace commun. Elma n'avait pas encore fait connaissance avec ses voisins, mais elle savait qu'un jeune homme occupait l'appartement en face du sien. À l'étage habitaient un vieux monsieur du nom de Bárður, président du conseil syndical, et un couple d'une quarantaine d'années, sans enfants, qui la saluait d'un hochement de tête chaque fois qu'il la croisait.

Elle avait passé la semaine à aménager son appartement. Tous les meubles étaient désormais à leur place. L'ensemble était un peu hétéroclite : elle avait acheté toutes sortes d'objets dans un magasin solidaire, notamment un buste ancien gravé de motifs floraux, un lampadaire doré et quatre chaises de cuisine qu'elle avait disposées autour de la vieille table héritée de ses parents. Mais elle trouvait son appartement

plutôt bien décoré. À la première visite de sa mère, cependant, elle avait compris que celle-ci ne partageait pas son avis.

– C’est très... coloré, Elma, avait-elle lancé sur un ton de reproche. Où sont passés les meubles de ton ancien appartement ? Ils étaient si jolis, et d’un goût exquis...

Elma avait haussé les épaules et choisi d’ignorer le regard effaré de sa mère lorsqu’elle lui avait confié les avoir vendus avant de déménager.

– J’espère au moins que tu en as tiré un bon prix.

Bien au contraire ! Elma s’était contentée de sourire. Elle aimait vivre au milieu de ce mobilier d’occasion mal assorti. Certains éléments lui rappelaient son enfance, d’autres paraissaient avoir leur propre histoire.

Avant de déménager ici, elle vivait avec Davíd, son compagnon depuis des années, dans l’ouest de Reykjavík – un secteur très convoité. Leur appartement exigü mais confortable se trouvait dans le quartier de Melar, au premier étage d’un immeuble de trois niveaux. Le grand sorbier devant sa fenêtre lui manquait. Tel un tableau renouvelé, il changeait de couleur au fil des saisons : d’un vert éclatant au printemps, rouge orangé à l’automne et brun ou blanc pendant l’hiver. Son appartement lui manquait également, et, plus encore : Davíd.

Elma s’arrêta devant la porte de chez elle et sortit son téléphone pour rédiger un texto, qu’elle effaça avant de l’écrire à nouveau. Elle resta un moment immobile avant de sélectionner le numéro de Davíd. Ce n’était sans doute pas une bonne idée, mais elle envoya le message quand même.



Comme tous les samedis soir, le restaurant le plus couru d'Akranes était bondé, ce qui n'était guère étonnant vu le peu de concurrence. Si la façade ne payait pas de mine, la salle était d'un chic contemporain : meubles noirs, murs anthracite et éclairage tamisé. Magnea se redressa pour observer les autres clients. Elle se savait très à son avantage, ce soir-là, dans sa combinaison noire moulante, et elle avait conscience que son décolleté attirait tous les regards. Chaque fois qu'elle croisait les yeux de Bjarni, assis en face d'elle, elle lisait la promesse de ce qui l'attendait une fois qu'ils auraient regagné leur domicile. Elle aurait donné n'importe quoi pour dîner en tête à tête avec lui plutôt qu'en compagnie de ses parents.

Ils célébraient le fait que Bjarni allait enfin reprendre l'affaire familiale. Il avait intégré la société dès la fin de ses études, mais quoique fils du patron il avait dû travailler dur pour accéder au poste de directeur général. Il avait passé bien des soirées et des week-ends au bureau, sans compter ses heures. Il codirigeait de fait la société avec son père depuis plusieurs années, mais c'était enfin officiel : il passait directeur général et doublait son salaire en même temps que ses responsabilités. Ce soir-là, pour une fois, il avait envie de se lâcher.

Le serveur apporta une bouteille de vin rouge qu'il fit goûter à Bjarni. Avec son accord, le serveur remplit les verres avant de s'éloigner en laissant la bouteille sur la table.

– Santé ! dit Hendrik, son père, en levant son verre. À Bjarni et son incroyable énergie ! Il peut maintenant rajouter à son CV le titre de directeur général. En tant que parents, nous sommes encore une fois très fiers de lui.

Ils firent tinter leurs verres et dégustèrent le grand vin. Magnea n'en laissa passer que quelques gouttes entre ses lèvres peintes en rouge.

– Je ne serais pas... là où j'en suis... sans cette superbe femme à mes côtés, balbutia Bjarni.

En attendant l'arrivée de ses parents, il avait pris un whisky et, comme chaque fois, l'alcool lui était monté directement à la tête.

– Je ne compte plus les fois où j'ai quitté le bureau à pas d'heure, et jamais ma charmante épouse ne s'est plainte, alors qu'elle a un travail très prenant, elle aussi.

Il lança un regard amoureux à Magnea, qui lui envoya un baiser.

Hendrik se tourna vers sa propre femme d'un air ravi mais, au lieu de lui rendre son sourire, cette dernière évita son regard, les lèvres pincées dans un rictus de mépris. Magnea ne put s'empêcher de soupirer. Elle avait cessé de chercher à plaire à sa belle-mère. Peu lui importait, désormais. Dans les premiers temps, quand elle et Bjarni s'étaient installés ensemble, elle s'était donné du mal pour faire bonne impression à Ása : à chacune des visites de ses beaux-parents, elle s'assurait que la maison était impeccable, préparait de bons petits plats et, d'une manière générale, se pliait en quatre pour gagner la sympathie de sa belle-mère. Mais c'était peine perdue. Malgré tous ses efforts, elle se heurtait toujours au même regard critique, ce regard qui lui faisait comprendre que le gâteau était trop cuit, que la salle de bains n'était pas d'une propreté exemplaire ou que l'entretien des sols laissait à désirer. Le message était clair : quoi qu'elle entreprenne, Magnea ne serait jamais assez bien pour Bjarni.

– Comment ça se passe à l'école, Magnea ? demanda Hendrik. Les gamins sont sages ?

Contrairement à sa femme, il avait toujours eu un faible pour sa belle-fille, ce qui expliquait peut-être en partie l'hostilité d'Ása. Hendrik ne laissait jamais passer une occasion de toucher Magnea, de passer le bras autour de ses épaules, de sa taille, de l'embrasser sur la joue. De carrure imposante contrairement à sa femme, plutôt menue, il avait la réputation d'être un requin en matière de business. Doté d'une voix puissante, légèrement rocailleuse, il affichait un sourire enjôleur dont Bjarni avait hérité. Malgré son visage rougi aux traits épaissis par l'abus d'alcool, Magnea le préférait à Ása. Aussi s'accommodait-elle de ses mains baladeuses et de ses compliments appuyés, qui ne lui paraissaient au final pas bien méchants.

– Avec moi, ils se tiennent bien, confirma Magnea d'un sourire.

Le serveur arriva à ce moment-là pour prendre la commande.

La soirée se déroula sans accroc : Bjarni et Hendrik discutèrent football et affaires ; Ása, plongée dans ses pensées, n'ouvrit pas la bouche, et Magnea souriait de temps à autre aux deux hommes, glissant à l'occasion un mot dans la conversation, mais restant le plus souvent aussi discrète qu'Ása. Elle se sentit toutefois soulagée à la fin du dîner. Une fois dehors, l'air glacé de la nuit s'infiltra sous son manteau léger et elle s'agrippa au bras de Bjarni pour se coller à lui.

Ils avaient le reste de la soirée pour eux.

Ce n'est qu'une fois Bjarni endormi à ses côtés qu'elle se remémora le visage croisé au restaurant et ces yeux noirs posés sur elle. Magnea passa la nuit à chercher le sommeil, refoulant les souvenirs qui s'imposaient à elle avec une précision cruelle dès qu'elle fermait les paupières.

Lundi 20 novembre 2017

Assise dans son nouveau bureau, pour son premier jour de travail, Elma luttait pour garder les yeux ouverts. Consciente d'être à moitié somnolente, elle se redressa et se força à se concentrer sur l'écran de son ordinateur. La veille, elle avait passé la soirée à faire les cent pas dans son appartement avant de décider, sur un coup de tête, de repeindre le salon. Elle n'avait pas touché aux pots de peinture, qui attendaient là depuis son arrivée. Elle s'y était attelée jusque tard dans la nuit et s'était couchée trop épuisée pour ôter les taches de peinture sur ses bras.

Le texto qu'elle avait envoyé à David lui revint en mémoire. Elle l'imagina en train de le lire, un petit sourire aux lèvres, avant de lui écrire à son tour. Mais ce n'était qu'une douce illusion : il n'y répondrait pas, elle le savait. Elle ferma les yeux quelques secondes. Le souffle court, la respiration saccadée, elle se sentait à nouveau étouffer, comme si les murs allaient se refermer sur elle. Elle se força à respirer lentement, profondément.

– Hum.

Elle ouvrit les yeux. Debout devant elle, un homme lui tendait la main.

– Sævar, dit-il.

Elma se hâta de reprendre ses esprits et serra sa main épaisse et velue, d'une douceur inattendue.

– Je vois qu'ils t'ont trouvé un petit chez-toi, plaisanta Sævar.

Il portait un jean foncé et une chemise à manches courtes qui dévoilait ses bras poilus. Avec ses cheveux bruns, sa barbe touffue, ses traits épais et ses sourcils fournis, il ressemblait à un homme des cavernes, une apparence que venait démentir un agréable soupçon d'après-rasage.

– Oui, je ne me plains pas. Je suis plutôt bien installée, en fait, dit Elma en écartant une mèche de son visage.

– Tu te plais, dans ce trou paumé ? demanda Sævar, toujours enjoué.

Elle avait sans doute en face d'elle le deuxième inspecteur mentionné par Hörður. Il avait rejoint les forces de l'ordre à l'âge de vingt ans, mais elle ne se souvenait pas de l'avoir jamais croisé, alors qu'il était à peine plus âgé qu'elle. La ville ne disposant que de deux établissements scolaires et d'un centre universitaire, en principe les personnes du même âge finissaient toujours par se rencontrer.

– Tout à fait, répondit-elle sur le même ton joyeux.

Elle craignait de passer pour une idiote. Pourvu qu'il ne remarque pas ses cernes, signes évidents de fatigue, qu'accentuaient les néons sans pitié du plafond...

– Il paraît que tu as exercé à la Criminelle de Reykjavík, poursuivit Sævar. Qu'est-ce qui t'a poussée à changer de décor pour venir ici ?

– C'est ici que j'ai grandi, dit Elma. Ma famille me manquait, j'imagine.

– La famille, c'est sacré. Quand on vieillit, on se rend compte que rien au monde n'est plus important.

– « Quand on vieillit » ? reprit Elma, surprise. Mais quel âge as-tu ?

– Oui, j'ai trente-cinq ans, je sais, sourit Sævar, mes meilleures années sont devant moi !

– J'espère bien !

Elma avait pour principe de ne pas s'attarder sur son propre âge. Elle était encore jeune, mais les années passaient si vite ! Quand on lui posait la question, il lui fallait toujours réfléchir, et elle finissait par donner son année de naissance – son millésime, comme pour un vin ou une voiture.

– Et moi donc, dit Sævar. Mais je viens te voir pour une chose. On a eu ce week-end un appel de gens qui ont entendu des hurlements de femme, puis des cris et des coups dans l'appartement au-dessus de chez eux. À notre arrivée, c'était le chaos. Le type avait tellement dérouillé sa copine qu'il avait les poings en sang. La femme a bien précisé qu'elle ne voulait pas porter plainte, mais je pense qu'on va quand même ouvrir une enquête. Évidemment, ça nous aiderait qu'elle témoigne, même si on dispose d'un rapport médical, entre autres preuves. Elle a quitté l'hôpital pour retourner à son domicile. J'aimerais bien m'entretenir avec elle, de préférence avec une femme à mes côtés. Une femme qui aurait suivi des études de psychologie, dans l'idéal, ajouta-t-il avec malice.

– Je n'ai fait que deux années, marmonna Elma.

Comment savait-il qu'elle avait obtenu un diplôme en psychologie avant d'intégrer l'école de police ? Peut-être avait-il lu son CV.

– Pas de problème. Je vais t'accompagner, même si je doute que mes « compétences » puissent t'aider...

– Allez ! J'ai entièrement confiance.



Depuis le seuil, on décelait une forte odeur de cuisine. Ils frappèrent et patientèrent quelques instants avant d'entendre des bruits de pas. Sur la route, Sævar avait précisé à Elma que la femme à laquelle ils rendaient visite vivait pour le moment chez sa grand-mère.

La porte s'ouvrit bientôt avec un grincement léger. Une petite femme au visage creusé de rides profondes apparut dans l'encadrement. Couverte de taches de vieillesse, elle arborait une belle chevelure poivre et sel, étonnement fournie pour son âge et retenue par une barrette. La femme haussa des sourcils étonnés.

– Nous cherchons Ásdís Sigurdadóttir. Elle est ici ? demanda Sævar.

Sans dire un mot, la femme tourna les talons et leur fit signe d'entrer.

Elma se dit que la maison n'avait pas dû beaucoup changer depuis sa construction, sans doute dans les années 1970. Le sol était recouvert d'un tapis – chose rare en Islande, où on les considérait généralement comme démodés et antihygiéniques – et les murs tapissés de panneaux de bois sombre. L'odeur de ragoût de viande était encore plus envahissante à l'intérieur.

– Quelle ordure ! rugit la vieille dame devant Elma, médusée. Qu'il crève en enfer, ce salopard ! Dísa refuse de m'écouter. Elle refuse même d'en discuter. Je lui ai dit de faire ses bagages. Si elle ne veut pas m'écouter, qu'elle dégage !

Sans prévenir, la femme fit volte-face et agrippa le bras d'Elma.

– Je n’ai rien à dire en vérité... Je me suis fait avoir, moi aussi. Elle doit tenir ça de moi. Je ne peux pas la mettre à la porte après ce qui est arrivé. Mais peut-être que vous pourrez la raisonner. Elle est dans sa chambre, dit-elle en désignant le bout du couloir de sa main noueuse et constellée de taches brunes.

Puis elle s’éloigna d’un pas traînant tout en grommelant tout bas.

Elma et Sævar hésitèrent un moment, essayant de deviner de quelle porte il s’agissait. Le couloir ouvrait sur quatre pièces. Elma se demanda comment la vieille dame pouvait s’offrir un logement spacieux alors qu’elle était normalement la seule à l’occuper. Sævar finit par frapper au hasard à l’une des portes. Comme personne ne répondait, il tourna la poignée avec précaution.

Assise sur le lit, un ordinateur portable sur les genoux, la fille était plus jeune qu’Elma ne l’imaginait – vingt-cinq ans tout au plus. Sa tenue confirmait en tout cas cette impression : elle portait un sweat à capuche bleu marine et un bas de pyjama blanc à motifs roses. Ses sourcils soulignés de noir étaient plus foncés que ses cheveux bruns rassemblés en queue-de-cheval. Mais ce qui frappait d’emblée, c’était son visage tuméfié, ses lèvres fendues et ses yeux gonflés, entourés d’hématomes bleus, verts et marron. À leur entrée, Ásdís décolla les yeux de son écran.

– Je peux ? demanda Elma en désignant la chaise de bureau au bout du lit.

Elle et Sævar avaient décidé que ce serait surtout elle qui parlerait. Vu ce que cet homme lui avait fait, la jeune fille trouverait certainement plus facile de se confier à une femme. La jeune fille acquiesça et Elma s’assit.

– Vous savez qui je suis ? demanda-t-elle.

– Non, comment je pourrais le deviner ?

– Je suis de la police. Nous assistons le procureur dans l'affaire instruite contre votre compagnon.

– Je ne veux pas porter plainte. Je leur ai déjà dit ça, à l'hôpital, protesta-t-elle d'une voix ferme et sans appel, redressant les épaules.

– Ça ne dépend pas de vous, malheureusement, expliqua Elma avec douceur. Dès qu'il y a intervention de la police, elle peut choisir d'enquêter et de mener l'affaire en justice si elle le juge nécessaire.

– Vous ne comprenez pas... Je ne veux pas porter plainte ! s'énerma la fille. Tommi... il a des problèmes, en ce moment. Il ne voulait pas en arriver là.

– Peut-être, mais ça ne l'excuse pas. On a tous des problèmes, ce n'est pas une raison pour réagir comme ça. Il l'avait déjà fait ? demanda Elma en se penchant pour capter le regard d'Ásdís.

– Non, répondit aussitôt la fille à voix basse. Il ne m'avait jamais frappée avant.

– Le médecin a relevé sur vous des hématomes plus anciens, qui remontent à un mois environ.

– Je ne sais pas comment je me les suis faits. Je n'arrête pas de tomber, rétorqua Ásdís.

Elma l'étudia avec attention, mais elle ne tenait pas à lui mettre trop la pression. Assise sur son lit, cette fille lui paraissait si menue et si vulnérable dans ses vêtements trop grands pour elle...

– Il a à peu près quarante ans de plus que vous, je crois ?

– Non, il a soixante ans, et moi j'en ai presque vingt-neuf, la corrigea-t-elle.

– Ce serait vraiment bien que vous veniez au commissariat faire une déposition, dit Elma. Histoire de nous donner votre version des faits.

Ásdís fit « non » de la tête, tout en caressant du doigt les initiales brodées sur sa housse de couette. Á. H. S., lut Elma.

– Il existe différents types d'aide pour les femmes dans votre cas, vous savez. Vous devriez parler avec notre conseillère. À Reykjavík, un foyer a permis à de nombreuses...

Elma laissa sa phrase en suspens quand elle vit l'expression d'Ásdís.

– Le H, c'est pour quoi ? reprit-elle après un moment.

– Harpa. Ásdís Harpa. Mais j'ai toujours détesté ce nom. C'est celui de ma mère.

Elma abandonna le sujet. Ásdís avait certainement une bonne raison de rejeter le nom de sa mère, même morte. Tout comme, à bientôt trente ans, de vivre tantôt chez sa grand-mère, tantôt avec un homme beaucoup plus âgé à qui elle servait de punching-ball. Malheureusement, Elma avait été confrontée à des cas bien pires, et elle savait qu'il n'y avait pas grand-chose à faire tant que la victime refusait d'agir. Il restait à espérer qu'elle se décide à temps. Ásdís était retournée à son écran, comme si elle se trouvait seule dans la chambre. Elma lança un regard impuissant à Sævar avant de se lever. Inutile d'insister.

Au moment de passer la porte, elle posa une dernière question à Ásdís :

– Vous allez le retrouver ?

– Oui, dit Ásdís sans quitter des yeux son ordinateur.

– Bonne chance, alors. N'hésitez pas à nous appeler si... en cas de besoin, conclut Elma, qui s'appêtait à fermer la porte.

– Vous ne comprenez pas, s'énerva Ásdís.

Elma la fixa de nouveau. Ásdís eut un moment d'hésitation.

– Je ne peux pas porter plainte : je suis enceinte, finit-elle par murmurer.

– Raison de plus pour vous protéger.

Elma avait parlé d'une voix déterminée, en détachant chaque syllabe dans l'espoir de convaincre la jeune femme. Mais sans y croire.



À seize heures passées, la nuit tombait déjà. Dans la cuisine du commissariat, Elma se servit un café tiède qui devait traîner dans la Thermos depuis le matin. Elle jeta le contenu de son mug dans l'évier et ouvrit les armoires à la recherche de thé.

– Regardez dans le tiroir, dit une voix derrière son dos.

Elle sursauta. C'était la jeune femme officier qu'on lui avait présentée plus tôt dans la journée. Elle essaya de retrouver son nom... Begga, voilà. Celle-ci paraissait beaucoup plus jeune qu'Elma : moins de trente ans à coup sûr. Aussi grande que robuste, elle avait des cheveux châtain mi-longs, un nez digne d'un empereur romain et des joues marquées de fossettes, même quand elle ne souriait pas.

– Désolée, je ne voulais pas te faire peur, s'excusa Begga.

Elle ouvrit un tiroir pour lui montrer les sachets de thé.

– Merci, dit Elma. Je t'en prépare un ?

– Oui, merci. Tant qu'à faire...

Begga s'assit à la petite table. Elma remplit d'eau bouillante deux mugs et sortit du réfrigérateur une brique de lait qu'elle posa sur la table à côté d'un bol

rempli de sucre en morceaux. Begga se mit à scruter Elma tout en remuant son thé.

– Je t’ai déjà vue quelque part, dit-elle. Peut-être à l’école Grundi ?

Elma acquiesça. L’établissement se trouvait au sud de la ville.

– Je crois me souvenir de toi. Tu étais deux classes au-dessus de moi. Tu es de 1985, non ?

– Exact, répondit Elma en prenant une gorgée de thé brûlant.

Begga était donc plus âgée qu’elle ne le croyait – à peine plus jeune qu’elle, en réalité.

– Oui, je te reconnais, reprit Begga, dont le sourire creusa les fossettes. J’ai été tellement contente d’apprendre qu’une autre femme allait rejoindre l’équipe ! Comme tu peux le voir, nous sommes en minorité, ici. C’est un univers d’hommes...

– C’est vrai. Mais pour l’instant, j’apprécie le travail avec eux, dit Elma. Ils ont l’air sympa.

– Oui, pour la plupart. Je me plais bien ici, avoua Begga.

Même sans sourire, elle avait toujours l’air joyeuse.

– Tu n’as jamais quitté la ville ? demanda Elma.

– Jamais. J’adore Akranes. Les gens sont adorables, il n’y a pas d’embouteillages et on dispose de tout le nécessaire. Je ne vois pas pourquoi je déménagerais. Je suis sûre que ceux de mes amis qui sont partis vont finir par revenir. Ils retournent presque tous au bercail, un jour ou l’autre, lui confia-t-elle. Comme toi...

– Comme moi, répéta Elma en baissant les yeux sur son mug.

– Qu’est-ce qui t’a poussée à revenir ?

Elma se demanda combien de fois elle devrait répondre à cette question. Alors qu’elle s’apprêtait à

sortir son argument classique, elle réfléchit. Begga, par son comportement chaleureux, invitait à la confiance.

– Ma famille me manquait, et c’est en effet pas mal d’échapper aux embouteillages, mais... en fait, je viens de me séparer.

Begga lui tendit une corbeille de biscuits en se servant au passage.

– Je vois. Vous étiez ensemble depuis longtemps ?

– Neuf ans.

– Waouh ! Mon record, c’est six mois, s’exclama Begga avec un petit rire contagieux. Cela dit, je suis en train de vivre une belle histoire avec un compagnon épantant. Tout doux, et qui adore se blottir contre moi le soir.

– Un chien ? hasarda Elma.

– Presque. Un chat !

Elles échangèrent un regard complice. Dès le premier coup d’œil, Begga avait plu à Elma : elle ne semblait pas se soucier du jugement des autres. Elle avait sa propre personnalité et l’assumait.

– Qu’est-ce qui s’est passé ? demanda Begga.

– Comment ça ?

– Entre toi et le mec des neuf ans.

Elma soupira. Elle n’avait pas envie de penser à David maintenant.

– Il a changé. Ou alors c’est moi. Je ne sais pas.

– Il t’a trompée ? Au bout de six mois, le type avec qui je sortais me trompait déjà. Enfin, il n’avait pas de maîtresse officielle, mais j’ai découvert par hasard qu’il traînait sur les réseaux de rencontres et qu’il avait un profil Tinder.

Elma leva les yeux vers elle.

– Donc tu y étais aussi ?

– Oui... par simple curiosité intellectuelle, évidemment. En vue d’une étude sociologique, ironisa Begga.

Tu devrais essayer. C'est génial. J'ai déjà eu deux rencontres grâce à Tinder.

– Et ça a marché ?

– La deuxième fois, oui, si tu vois ce que je veux dire.

Au clin d'œil que Begga lui lança, Elma ne put s'empêcher de glousser.

– Mais je ne cherche pas vraiment de mec. J'aime bien ma vie de célibataire. Pour le moment, en tout cas. Et mon cœur appartient à mon bébé chéri.

– Ton bébé ?

– Mon petit chat, précisa Begga, avant d'éclater de rire.

Elma roula des yeux amusés. Begga était un sacré numéro.

de réaliser mon rêve et ouvert les portes de l'univers fabuleux du roman policier.

J'ai vraiment eu de la chance d'avoir pu signer un contrat avec David Headley, de la DHH Literary Agency, car il est pour moi bien plus qu'un agent d'exception.

Un grand merci à Marie Leroy et à toute l'équipe des Éditions de La Martinière, pour leur travail incroyable en France autour de mon livre. Je me félicite d'être tombée entre de si bonnes mains.

Enfin et surtout, j'aimerais remercier mes enfants, Óliver, Benjamín et Embla, pour m'avoir forcée à lâcher mon ordinateur et à me recentrer sur ce qui importe réellement.